

# Sous les feux de la rampe

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **25 (1957)**

Heft 6

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569006>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Mais un jour, dans le palais transparent, Julien eut la conviction d'un mystère véritable, d'un sacrilège humain.

Plus tard, il se souviendrait de l'après-midi si beau, de l'étude où cent élèves rêvaient sous la surveillance d'un vieux répétiteur solennel qui s'appelait Mathias. Il se souviendrait des élèves espagnols très exaltés, et de leur inspirateur, une espèce d'athlète qui portait son prénom de Salvador avec une fierté barbare.

Il se souviendrait surtout de ce flacon de cristal présenté pour on ne sait quel offertoire, au dessus des visages vermeils.

— Salvador, dit Mathias, aussi noblement que dans l'Évangile, voulez-vous m'apporter ce flacon de parfum?

Il y eut un silence impressionnant, et Salvador de Aguilar y Calharis y Cordoba se leva sans une hésitation, avec son offrande à la main. Alors, on vit Mathias pâlir pour la première fois. Lui qui dominait les adolescents de très haut, il perdit la parole, il fut épouvanté. Il venait de comprendre que ce cristal ne contenait pas un parfum, mais une liqueur indicible, un élixir unique de la même couleur que le lait.

Il refusa de toucher cette preuve magique, ce témoignage mortel. Mais, il maudit l'adolescent debout devant lui. Il le chassa de l'étude, et il cria qu'on le chasserait aussi du collège, mais il n'en parla plus jamais.

Toute l'étude frémissait, et Salvador de Aguilar sortit au milieu d'une admiration inexplicable. Vainement, Julien essayait de suivre les murmures environnants. Quel était cet alcool miraculeux, cette sève étrange, cette résine? De quelle expérience physique ou chimique s'agissait-il?

Plus tard seulement il devait savoir ce que signifiait un tel scandale parmi les sourires voilés. Et il n'oublierait jamais ce blasphème orgueilleux, ce défi des adolescents qui vont devenir des hommes.

*Jean Pommarès.*

## Sous les feux de la rampe

*par Scorpion*

Décidément, la littérature se montre bien généreuse, qui fait de notre problème l'une des sources les plus vives de son inspiration. S'il s'agissait de nous servir, d'établir entre nous et les autres ces liens de compréhension et de charité que nous réclamons, nous en serions certes les premiers à nous réjouir. Hélas! Le plus souvent, nous nous trouvons en présence d'essais, de romans ou de pièces de théâtre sans valeur, qui faussent encore le jugement (déjà faux) que la société porte sur nous. Et d'une publicité tapageuse autant qu'inopportune, nous sortons, héros défigurés, ridicules, lâches, intéressés, malfaiteurs obligatoires ainsi que Monsieur Julien Green vient de nous le montrer d'une manière singulièrement convaincante.

A l'aurore d'une ère nouvelle, qui se réclame d'une collaboration étroite de tous les hommes, d'une mise en commun de toutes les énergies (et Dieu m'est témoin que nous sommes capables, nous aussi, d'apporter notre part de grandeur et de sacrifice), il est affligeant d'assister, sur le plan littéraire, à la floraison d'oeuvres pauvrement documentées, stériles et grotesques dont, fort heureusement dans un sens, on finit le plus souvent par rire.

C'est avec un sentiment mélangé de tristesse et de pitié que j'ai pris connaissance de deux pièces du théâtre américain qui, à en croire les critiques, auraient obtenu aux États-Unis un succès transcendant. Elles se sont données récemment à Paris, dans d'honnêtes adaptations mais n'ont pas rencontré un public spécialement enthousiaste. Et pour cause!

La première, de Robert Anderson (adaptation Roger-Ferdinand) s'appelle «Thé et sympathie». La belle interprétation d'Ingrid Bergman ne modifie nullement mon jugement. Il s'agit d'une sombre histoire de calomnie où l'on accuse, à tort, un étudiant de pédérastie, se basant pour cela sur sa douceur, sa timidité auprès des femmes et sa manière de se coiffer . . . La fin est douloureusement ironique puisque le vrai «coupable» c'est un autre, le mari même de celle que l'étudiant aime en cachette.

La deuxième pièce est de Tennessee William (l'auteur bien connu de la «Ménagerie de verre» et d'un «Tramway nommé désir»). Son adaptation est due à André Obey. Elle se nomme «La chatte sur un toit brûlant». On aurait pu tout aussi bien l'appeler «La chatte en chaleur»; la littérature n'y aurait rien perdu.

L'histoire nous conte l'aventure de Brick, mari de Margaret, auquel cette dernière reproche sa froideur sexuelle et son penchant pour la boisson. Pourquoi Brick s'enivre-t-il à ce point? Il boit pour oublier la mort d'un ami très cher qu'il aimait d'une façon toute particulière. Etil rend Margaret responsable de cette mort. En fait, cet ami, pour égarer les soupçons, essaya de devenir l'amant de Margaret. Mais, en raison de sa nature même, il ne le put, se désespéra et en mourut. Il y a encore dans la pièce une scène violente où Brick, ayant trop bu, dit toute la vérité à son père; emporté par son lyrisme, il va même jusqu'à avouer au vieillard, qui se croit en parfaite santé, que celui-ci souffre d'un cancer incurable. Dans le dernier tableau, enfin, Brick laisse entendre qu'il parviendra peut-être à devenir pour Margaret ce qu'elle désire tant et qu'un héritier sera le fruit du miracle! Tout cela est laid, artificiel, même pas spirituel.

On ne m'en voudra, j'espère, de ne pas insister sur la portée de «Thé» ou de la «Chatte». Je regrette seulement que des auteurs se laissent aller à d'aussi plates réalisations. N'ont-ils donc pas cette étincelle de génie qu'on leur prête souvent? Leur imagination essoufflée les abandonne-t-elle? Il leur serait pourtant si facile de regarder autour d'eux, de prendre dans la vie de tous les jours les vrais motifs de leur inspiration. En veulent-ils un exemple?

Récemment, je me trouvais en Espagne, dans le train qui va de Madrid à Malaga. Un officier de la Légion espagnole au Maroc prit place à mes côtés. Durant le voyage qui dura des heures, nous eûmes tout le temps d'échanger les propos les plus divers, d'autant mieux que mon compagnon de voyage témoignait d'une connaissance profonde de la vie et des hommes. La conversation ne manqua pas de s'attarder sur la vie en Afrique du Nord, sur la Légion, et sur les êtres qui la composent. A un certain moment, je lui demandai:

— Quels sont, parmi vos légionnaires, les plus vaillants et ceux dont vous êtes le plus satisfait?

Et lui de me répondre, à mon grand étonnement:

— Les invertis, oui monsieur, aussi surprenant que cela puisse paraître (il ne savait évidemment pas à qui il parlait).

Un inverti seul, non, car c'est un homme distant, désespéré parfois. Mais que le hasard lui permette de rencontrer dans sa compagnie un être de nature identique à la sienne. Et les voilà à former un couple inséparable, au mépris des quolibets et des rires. En cas d'attaque ou de défense, l'un et l'autre se montrent les plus courageux, animés d'une audace exceptionnelle, entraînant tous les autres à leur suite. Généralement, l'aventure finit mal. Vous savez, les Maures, ça ne pardonne pas! Il n'empêche que nous sommes très souvent sortis vainqueurs grâce au sacrifice d'une de ces étranges paires d'amis que je n'oublierai jamais.

Voilà, me semble-t-il, une histoire rassurante. Et prise dans la vie, elle; non sur les planches. Il serait peut-être indiqué que certains auteurs s'en inspirent. Ils y trouveraient sans peine le prétexte à de belles pièces et à de bons livres. Et nous, nous ferions un peu moins figure de mauvais garçons ou de malfaiteurs aux yeux de ceux qui nous regardent sans beaucoup d'indulgence.

---

## Ce serveur . . .

Ce récit fut écrit pour le Cercle par Monsieur Boris Arnold, auteur du roman «Les Amours Dissidentes» (Editions Prima-Union, Paris). Nous nous permettons de rappeler ce roman à nos lecteurs, une petite critique suivra plus loin. C.W.

Le regard absent. Sylvain présenta ses billets au contrôleur du wagon-lit qui s'effaça pour laisser passer le voyageur.

— Trois et quatre, c'est ici, Monsieur.

Le porteur arrivait, chargé des lourdes valises en cuir fauve.

— Où faut-il les placer, demanda-t'il?

— Où vous voudrez . . . Là, par terre . . . Ca n'a pas d'importance . . .

Et Sylvain glissa une coupure dans la main tendue.

Puis il sortit dans le couloir et il s'accouda sur la barre d'appui.

Sur le quai de la gare, des voyageurs retardataires se hâtaient, s'interpellaient. Une femme énorme et caricaturale querellait son mari, créature falote et inconsistante, une grande maigre au profil chevalin distribuait des taloches à des moutards indifférents, sur le marchepied d'un wagon, un échappé des caves de Saint Germain des Prés faisait des adieux spectaculaires de vedette de cinéma à une fille échevelée . . ., tandis que des chariots à bagages roulaient, bruyants parmi les autres bruits.

Cette agitation fatigua Sylvain qui rentra dans son compartiment dont on venait de préparer les deux couchettes, ce qui parut lui déplaire:

— Je n'avais rien demandé!

— Mais Monsieur . . .

— C'est bien, laissez moi . . .

Nasillard et fracassant, un haut parleur annonça: «Messieurs les voyageurs pour Dijon, Lyon, Marseille, Toulon Nice, en voiture, s'il vous plait . . .»